Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 30 (1897)

Artikel: Les origines des langues sémitiques

Autor: Spiro, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379621

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES ORIGINES DES LANGUES SÉMITIQUES[1]

PAR

JEAN SPIRO

professeur à l'Université de Lausanne.

Le nom de *langues sémitiques* est un nom conventionnel. Ce nom cependant est assez exact et présente l'avantage d'être compris par tout le monde. Celui de *langues orientales*, par lequel on a voulu le remplacer, à l'imitation de saint Jérôme, est beaucoup trop vaste, vu qu'il existe quantité de langues orientales en dehors de celles qu'on appelle sémitiques. Il en est de même de la désignation de *langues arabiques* ou de *langues syro-arabes*, termes qui, l'un comme l'autre, offrent un sens trop restreint.

Nous continuons donc à employer le nom de langues sémitiques pour désigner les idiomes dont les principaux sont l'hébreu, le phénicien, l'assyrien, l'araméen, le sabéen, l'arabe et l'éthiopien. Nous disons langues et non pas, comme on le fait parfois, dialectes; car les divers idiomes sémitiques sont bien des langues. Malgré les ressemblances qu'elles présentent, chacune d'elles a un caractère qui lui est propre; chacune d'elles a ses particularités, son histoire, son développement, sa littérature ; bref, chacune d'elles a sa physionomie distincte. On ne risque jamais de les confondre.

Quand on eut découvert la stèle de Mécha et l'inscription de

[1] Leçon d'introduction à mon cours : Les langues sémitiques comparées. Semestre d'hiver 1896-1897.

Siloé, toutes deux écrites en caractères phéniciens, on n'hésita pas un instant à déclarer que la langue de l'inscription de Siloé était du pur hébreu et que celle de la stèle de Mécha était rédigée dans une langue voisine, sans doute, mais cependant différente de l'hébreu.

Toutes les langues sémitiques cependant ont un fond commun et le fait qu'elles sont toutes issues d'une seule et même source saute aux yeux. « Le type des langues sémitiques est si tranché et offre si peu de variété, que le doute ou l'incertitude sur le caractère sémitique ou non de tel ou tel idiome, même peu connu, ne saurait jamais être de longue durée[1]. » Ainsi, dès qu'on eût commencé à déchiffrer le texte de la troisième colonne des inscriptions des Akhéménides, on n'hésita pas un instant à se prononcer sur le caractère sémitique de la langue qu'on venait de découvrir. Dès qu'on eut lu quelques-unes des inscriptions himyarites ou sabéennes, on put dire avec la plus entière certitude : voilà de nouveau une langue sémitique. Par contre, quand on eut déchiffré quelques mots et quelques phrases des inscriptions cunéiformes de Van en Arménie ou de la deuxième colonne des Akhéménides, on constata immédiatement, avec non moins de certitude, que cette fois on n'avait pas affaire à des langues sémitiques.

La source d'où sont issues les diverses langues dont nous nous occupons nous est inconnue. Réussira-t-on un jour à reconstituer la langue mère, la langue sémitique primitive ? Il est permis d'en douter. Il ne suffit évidemment pas de réunir ce que les diverses langues sémitiques ont de commun au point de vue grammatical et lexicographique et de proclamer ce fond commun, la langue primitive. Car il se peut fort bien que telle forme, telle racine, tel détail conservés par une des langues, négligés ou perdus dans la suite des siècles par toutes les autres, aient fait partie de l'idiome primitif.

La question, pour aride qu'elle soit, n'est cependant ni oiseuse ni insignifiante : Plus nous nous approcherons du point de départ des langues sémitiques, plus nous découvrirons des

[1] Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 44.

rapports avec d'autres groupes de langues et plus se montrera à nos yeux l'unité de la famille humaine.

Quoi qu'il en soit, nous ne connaissons les langues sémitiques que depuis une époque où elles étaient déjà différenciées en langues diverses. On ne peut donc pas dire qu'elles sont issues l'une de l'autre et il n'est pas possible d'attribuer la priorité à l'une d'elles plutôt qu'à l'autre. Toutes sont sœurs ; toutes ont conservé certaines particularités de la langue primitive qu'elles ont développées de préférence à d'autres, mais toutes ont conservé, dans ses traits essentiels et sans altération notable, l'ancien fond sémitique, tant au point de vue grammatical qu'au point de vue lexicographique.

Les racines essentielles se retrouvent dans toutes les langues sémitiques ; la manière d'exprimer les idées, de les grouper et de les coordonner est la même partout ; celle de conjuguer le verbe, par exemple, n'a jamais varié à travers les siècles.

Qu'on lise les plus anciens morceaux de l'ancien Testament, les plus anciennes inscriptions assyriennes ou phéniciennes, ou une page de littérature arabe moderne, un journal de Tunis ou de Beyrout, si vous voulez, c'est toujours dans le fond la même langue et les mêmes procédés.

Mais si le fond est commun, chaque langue s'est développée à sa manière et d'une façon indépendante. Si donc tel savant déclare l'hébreu plus primitif, si tel autre donne la priorité à l'araméen, tel autre à l'assyrien ou à l'arabe, c'est du pur arbitraire et provient de ce qu'on concentre une attention exclusive sur telles particularités en négligeant telles autres, ou bien de ce qu'on prend pour primitif ce qui souvent n'est qu'une altération. La seule chose qu'on puisse dire, avec Renan, c'est que certaines langues sémitiques se sont arrêtées, dans la série des développements, plus tôt que d'autres.

L'arabe, tant pour l'abondance de ses formes grammaticales que pour sa richesse lexicographique, est plus riche que l'hébreu, mais aussi le développement de l'hébreu s'est arrêté beaucoup plus tôt. S'il avait vécu plus longtemps et surtout s'il s'était trouvé dans d'aussi favorables circonstances, il aurait certainement acquis le même développement. Car tout

ce qui se trouve dans l'arabe, parvenu à sa pleine maturité, se rencontre en germe dans l'hébreu qui, de même que l'assyrien ou l'araméen, connaît et possède tous les procédés qui constituent la richesse de l'arabe.

Revenons encore un instant à la dénomination des langues sémitiques.

La table généalogique de Genèse X nous donne comme descendants de Sem des peuples qui, en effet, parlent ou ont parlé l'une ou l'autre des langues que nous appelons sémitiques.

Ces tables de Genèse X et XI sont certainement de vieux documents et constituent, sans doute aucun, une partie du fond primitif de la littérature hébraïque. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les efforts souvent désespérés de la Critique pour leur attribuer une origine relativement moderne. Un seul exemple pourra suffire :

La note sur Nimrod (X, 8-12) n'est pas élohiste, c'est-à-dire, dans le langage de la Critique, est relativement récente ; or, tout ce qui précède et tout ce qui suit ressemble à cette note ; donc, tout le chapitre X, n'est pas élohiste. (Kuenen, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, tome I, p. 95.)

Les plus anciennes histoires que nous possédions ne sont, en effet, que des généalogies, des תּוֹלְדוֹת ou comme disent les Arabes, des *nisbât*. Rien, chez les peuples orientaux, ne se garde avec autant de soin que les généalogies. Nulle part on n'en possède d'aussi longues, car la noblesse consiste pour l'Oriental à descendre en droite ligne de tel ou tel chef de tribu [1].

Le fait même que la Genèse range parmi les descendants de Sem des peuples qui plus tard ne parlaient plus de langues sémitiques et donne au contraire, comme descendants de Kham, des peuples très sémitiques, prouve la haute antiquité de ces listes généalogiques, dans lesquelles on remarque la tendance à placer parmi les descendants de Kham, le fils

[1] Renan, *loc. cit.*, p. 26.

maudit de Noé, des peuples très sémitiques, mais, dès la plus haute antiquité, ennemis des Hébreux. Il en est ainsi, par exemple, du peuple si profondément sémitique des Phéniciens. Nous ne devons pas oublier, du reste, que dans la suite des siècles, de grands bouleversements, de continuelles émigrations et immigrations ont dû avoir lieu.

La Genèse attribue à Kham quatre fils : כּוּשׁ, מִצְרַיִם, פּוּט et כְּנַעַן.

Le premier, Koush, en effet, n'est pas un Sémite. Dans les temps les plus anciens, Koush indique la Haute-Egypte, la Nubie et l'Ethiopie. Cela ressort clairement des inscriptions cunéiformes qui, fréquemment, mettent Koush en rapport avec Mousour ou, en arabe Misr, la Basse-Egypte. De plus, l'expression de « roi de Mousour (Basse-Egypte) et de Miloukhi (Méroé, Haute-Egypte) » alterne souvent dans les inscriptions avec celle de « roi de Mousour et de Koush. » Koush était donc identique à Méroé, c'est-à-dire la Haute-Egypte[1].

Plus tard, dans les livres postérieurs de l'Ancien Testament et déjà dans certaines inscriptions cunéiformes, l'expression *Koush* prend une extension beaucoup plus grande et comprend aussi l'Ethiopie ou l'Abyssinie. Et c'est pour cela que כּוּשׁ se rattache à notre domaine sémitique. De très bonne heure, il a dû y avoir des émigrations de l'Est vers l'Ouest et le Nord-Ouest, et, bien que nous ne connaissions guère la langue et la littérature éthiopiennes que depuis l'ère chrétienne, l'histoire nous atteste que des populations sémitiques s'étaient établies en Ethiopie depuis des temps très reculés. Quoiqu'il en soit, la langue éthiopienne fait partie intégrante de notre groupe des langues sémitiques, dans lequel elle joue un rôle d'autant plus intéressant qu'elle est comme une sorte d'intermédiaire entre les langues du Sud (Arabe,

[1] Certains Assyriologues contestent l'identification de Miloukhi avec Méroé par la raison qu'il se trouvait aussi un pays de Miloukhi en Babylonie.

Mais ce Miloukhi babylonien est aussi différent de celui que nous plaçons en Afrique que les Koushîm (κοσσεῖοι) assyriens diffèrent des Koushîm africains. Aucun raisonnement ne peut renverser le fait que l'on rencontre le plus souvent Miloukhi en rapport avec Misir, la Basse-Egypte.

Sabéen) et les langues du Nord (Hébreu, Araméen, Assyrien).

Mais quant à l'ancienne langue de Koush, je veux dire l'ancienne langue égyptienne, elle n'est pas une langue sémitique. Toutefois, il a dû exister entre la langue sémitique primitive et l'ancien égyptien des hiéroglyphes des rapports incontestables. Bien des fois j'ai été frappé, comme tant d'autres, par des analogies remarquables de racines et surtout de formes grammaticales. La langue sémitique primitive et l'ancienne langue des hiéroglyphes nous paraissent comme les deux branches maîtresses du même tronc.

Le second fils de Kham est מִצְרַיִם, la Basse-Egypte et la région du Delta. Parmi les descendants de Misrayim, nous découvrons de nouveau des peuples qui nous appartiennent en leur qualité de Sémites. Non pas les לוּדִים ni les עֲנָמִים qui, d'après l'ingénieuse hypothèse de M. Halévy, désigneraient diverses classes ou castes d'Egyptiens. Les Loudim (pluriel de *Loud*, mot qui, en égyptien, signifie cultivateur) seraient la caste des agriculteurs, des fellahs; les ʿAnamim (pluriel de *ʿAnam*, homme de classe supérieure) désigneraient les Seigneurs. Il pourrait en être de même des לְהָבִים, des נַפְתֻּחִים et des פַּתְרֻסִים. Ces noms désigneraient diverses parties de l'Egypte[1]. Cependant, comme dans la belle inscription de Taïma, il est question du prêtre צלמשזב, fils de פטרסי, (dévoué à Osiris), nous pourrions voir dans les *Patrousim* (avec ת pour ט) le collège des prêtres d'Osiris et dans les *Naphtoukhim*, celui des prêtres de Ptah.

Mais je revendique pour nous les כַּסְלֻחִים dont sont issus les פְּלִשְׁתִּים (Philistins) et les כַּפְתֹּרִים. Kaphtor est l'île de Chypre, si riche en inscriptions et en souvenirs sémitiques. Parfois aussi Kaphtor désigne l'île de Crète, car pour les anciens Hébreux le nom de Kaphtor, comme du reste celui de toutes les îles, avait toujours quelque chose de vague et d'in-

[1] Ainsi, d'après A. Erman, פתרסים serait le pays du Nord et נַפְתֻּחִים (pour פַּתְמֻחִים) le pays du Sud. *Zeitschrift* de Stade, 1890, p. 118.

déterminé. D'après une ancienne tradition, la ville philistine de Gaza aurait été une colonie crétoise. Les quelques mots de la langue philistine qui nous ont été conservés ne s'expliquent que par des racines sémitiques : la ville de Gaza, עַזָּה ; le dieu poisson, דָּגוֹן ; les noms de quelques rois des Philistins que l'on rencontre dans les inscriptions assyriennes, comme Mitenti, מִתִּתְיָה ; Sidqa צִדְקִיָּה.

Le troisième fils de Kham, פּוּט, représente probablement les Berbères ou plutôt la race noire en général. C'est, je pense, par pure haine nationale que les Israélites se sont plu à placer parmi des descendants maudits de Kham les Egyptiens et les Cananéens, les deux peuples qu'ils détestaient le plus. Cela leur a dû venir d'autant plus facilement à l'esprit pour ce qui concerne les Egyptiens que ceux-ci appelaient leur pays (la vallée du Nil) Khêmi, la noire, c'est-à-dire la terre noire.

Le quatrième fils de Kham, כְּנַעַן, est un vrai Sémite. Dans la Bible, Kanaan comprend tantôt la totalité de ce que nous appelons la Palestine et la Phénicie (Lév. XIV, 34), tantôt la seule Phénicie (Esaïe XXIII, 11), tantôt le pays des Philistins (Soph. II, 5).

Les Phéniciens ne s'appelaient pas eux-mêmes de ce nom, ils s'appelaient כְּנַעַן, nom qu'on retrouve sur des monnaies phéniciennes. Et comme les Phéniciens étaient dans l'antiquité le peuple marchand par excellence, le nom de Kananéen devint synonyme de celui de marchand (Osée XII, 8 ; Esaïe XXIII, 8) et le nom commun כְּנַעֲה prit la signification de marchandise.

Dans les inscriptions assyriennes, le pays de Kanaan est désigné par *mat akharri*, littéralement *Hinterland*, de אָחוֹר (ce qui est derrière), le pays de l'Occident et comprend la Palestine dans sa plus grande étendue. Ainsi, on lit dans une inscription : mat Khatti ; mat akharri ana sihartisa, mat Surru, mat Sidunu, mat Humri, mat Udumu, mat Palastav adi ili tihamti rabiti sa dimu samsi ; c'est-à-dire :

Le pays des Khatti (l'Aramée).

Le pays de l'Occident, dans sa totalité, à savoir : le pays de Tyr, le pays de Sidon, le pays d'Omri (Israël), le pays d'Edom, le pays de la Palestine (la Philistée et la Judée) jusqu'à la grande mer, vers le couchant du soleil.

La langue qu'on parlait soit dans les métropoles de Tyr et de Sidon, soit dans les innombrables colonies phéniciennes, était une vraie langue sémitique, car bien que les documents littéraires n'abondent pas, nous pouvons cependant parler d'une langue et d'une littérature phéniciennes ou kananéennes. La langue présente les plus grands rapports avec l'hébreu dont elle ne se distingue que très peu au point de vue de la grammaire et moins encore au point de vue de la lexicographie. Sous ce dernier rapport cependant, elle nous a conservé certains mots que les auteurs bibliques n'ont pas eu l'occasion d'employer.

La relation entre les deux langues hébraïque et kananéenne, qui avait frappé déjà les auteurs anciens, était connue aussi par les auteurs sacrés et, si les Hébreux, poussés par leur haine nationale, ont placé les Kananéens parmi les descendants de Kham et leur ont dénié la descendance de Sem, ils se rendaient parfaitement compte de cette conformité de langage. Jamais ils ne font la moindre allusion à une différence entre leur parler et celui des Kananéens. L'araméen, l'assyrien, tout en étant des langues sémitiques étaient, pour les Hébreux, des langues étrangères, mais jamais le kananéen, au point qu'Esaïe (XIX, 18) appelle tout simplement l'hébreu שְׂפַת כְּנַעַן la langue kananéenne.

Dans l'histoire de la conquête de Kanaan par les Israélites, jamais ces derniers n'éprouvent la moindre difficulté à s'entendre avec les indigènes ; jamais il n'est question d'interprètes. Les noms de villes et de personnes kananéennes qu'ils nous transmettent sont du pur hébreu [1]. Et on ne peut pas dire que ces noms aient été traduits après coup. Ce n'était pas l'habi-

[1] אֲבִימֶלֶךְ, מַלְכִּיצֶדֶק, קִרְיַת יָעָרִים, etc.

tude des Israélites, qui nous transmettent sans les traduire des noms perses ou égyptiens.

L'étude des documents nous conduit au même résultat. Pour comprendre les inscriptions phéniciennes, dont le nombre actuellement est considérable, bien que toutes, malheureusement, se meuvent dans un cercle d'idées assez restreint, il suffit de savoir un peu d'hébreu.

Remarquons ici encore que selon la tradition musulmane, Kanaan est un descendant de Sem et non pas de Kham.

En résumé, parmi les peuples que la Genèse nous donne comme descendants de Kham, nous trouvons deux peuples qui ont parlé des langues bien sémitiques: l'éthiopien et le phénicien, avec les dialectes qui en sont dérivés.

Arrivons maintenant aux fils de Sem.

Selon Genèse X, 22, ils sont au nombre de cinq : עֵילָם, אַשּׁוּר, אַרְפַּכְשַׁד, לוּד et אֲרָם. Mais la Genèse ne nous donne que les généalogies d'Arpakshad et d'Aram. Toutefois les trois autres peuples nous sont également bien connus.

Elam. Les Elamites, tels qu'ils se présentent à nous dans l'histoire, sont un peuple non sémitique. Il n'y a aucun doute à cet égard. Dans les inscriptions assyriennes Elam se rencontre fréquemment sous la forme ʿilam ou ʿilamti et ce terme correspond dans la grande inscription trilingue de Behistun, à Uvaja, c'est-à-dire, la Susiane[1]. Il est admissible, cependant, que la population primitive d'Elam ait été fortement mélangée d'éléments sémites et que pendant longtemps elle fût gouvernée par une dynastie sémite. C'est cette dynastie qui dans l'histoire s'appelle celle des Koudourides, parce que plusieurs de ses rois portaient un nom qui commence par כֻּדֻר, prononciation adoucie de l'hébreu כֶּתֶר couronne, et dont, outre Koudourlaomer le contemporain d'Abraham, nous connaissons encore Koudournankhaundi et Koudourmabouk. Ces rois d'Elam ont

[1] Comparez aussi Daniel VIII, 2: Lorsque j'eus cette vision, il me sembla que j'étais à Suse la capitale, dans la province d'Elam.

plus d'une fois étendu leurs conquêtes sur la Babylonie et même sur le mat Akharri, ou la Palestine, et ne craignaient pas de s'intituler: rois de Babylonie et de mat Akharri. Dans tous les cas, comme ce détail historique est loin encore d'être élucidé, il me semble pour le moins hasardeux de voir dans l'invasion, racontée Genèse XIV, une invasion arienne et non pas sémite.

Ce qui a pu confirmer les Hébreux dans la croyance que les Elamites étaient des Sémites, c'est que les Perses avaient adopté l'écriture assyrienne et que de bonne heure, la langue pehlvi en est la preuve, des éléments sémitiques étaient entrés dans leur langue. Bien plus, déjà sous les Akhéménides, la langue araméenne était devenue la langue de la chancellerie perse et servait à la correspondance officielle des rois avec leurs satrapes et leurs vassaux.

Le second fils de Sem est LOUD dans lequel, malgré l'opinion contraire de Renan et d'autres savants, il est permis de reconnaître les Lydiens et même, dans un sens plus large, les populations de l'Asie Mineure, où sous les rois Sadyattes (Sad yatôn, le dieu Sad a donné) et Alyattes (El yatôn, le dieu El a donné) les Lydiens avaient dans tous les sens étendu leurs conquêtes. Je ne veux nullement prétendre par là qu'à mes yeux les populations de l'Asie Mineure aient été des Sémites. Bien au contraire, je crois que les Sémites ne se sont jamais établis d'une manière durable au delà du Tauros, mais il me semble plausible d'admettre qu'à un certain moment, peut-être sous Asourbanipal (669-626), les Lydiens, peuple sémitique, ont exercé la domination en Asie Mineure. Nous connaissons trop peu malheureusement de la langue lydienne pour oser nous prononcer d'une façon certaine.

Le troisième fils de Sem est ASHSHOUR. C'est le peuple assyrien, peuple éminemment sémitique. Si, dans sa seconde édition de l'histoire générale des langues sémitiques, Renan hésitait encore à admettre les Assyriens au nombre des Sémites, de nos jours ni doute, ni hésitation ne sont plus possibles. Pour

s'en convaincre il suffit d'avoir quelques notions de l'hébreu et d'avoir pénétré, tant soit peu, dans le génie des langues dont nous nous occupons.

Nous connaissons la langue assyrienne, dont le babylonien ne diffère que fort peu, depuis la seconde moitié de ce siècle seulement, grâce au déchiffrement des inscriptions cunéiformes. L'étude en a fait de si rapides progrès qu'il est permis actuellement d'affirmer, avec la plus entière certitude, que dans la langue assyrienne ne se trouvent ni racine, ni forme qui ne s'expliquent par les autres langues sémitiques. Elle emploie les mêmes procédés pour exprimer la pensée, elle possède les mêmes racines verbales, elle présente les mêmes formes grammaticales que ses sœurs et elle est d'autant plus intéressante pour nous qu'elle a conservé quantité de choses, perdues ou indiquées seulement dans les autres langues.

L'auteur de Genèse X avait ainsi de bonnes raisons pour placer Ashshour, parmi les fils de Sem, et nous pouvons être certains qu'il n'en avait pas de moins bonnes pour y placer Elam et Loud. Le nom indigène de l'Assyrie est Assour, ce qui explique en hébreu le daguesh dans le שׁ. Quelquefois cependant, on trouve écrit Asour ce qui était le nom de la principale divinité des Assyriens et aussi le nom de l'ancienne capitale dont les ruines ont été retrouvées à Qalèh-Shergat, au sud de Ninive, sur la rive droite du Tigre. C'est la capitale qui a donné son nom à l'empire.

Le quatrième fils de Sem est ARAM, dont la langue constitue une des principales branches du tronc sémitique. Un pays d'Aram est difficile sinon impossible à limiter ou à définir exactement. Au fond, il n'y a jamais eu un empire araméen compact. L'histoire, comme les inscriptions, ne connaît que des peuples qui ont parlé la langue araméenne et qui étaient répandus en Mésopotamie, en Syrie et dans le nord de l'Arabie. Car ce qui manquait aux Araméens, c'était avant tout un esprit politique. Bons commerçants, remuants, sans être pourtant entreprenants, adonnés au commerce tranquille des caravanes, ayant le don de se débrouiller dans les milieux les plus divers,

ils se contentaient de vivre, de voir passer les orages et de faire des affaires. Ils étaient faits pour être subjugués. Que leurs maîtres fussent les Assyriens, les Babyloniens ou les Perses, ils n'en avaient cure. De temps en temps, l'un ou l'autre des peuples araméens parvint à fonder un royaume, et la Bible connaît plusieurs de ces petits royaumes araméens. Parfois même ils fondaient nne dynastie puissante[1], mais jamais d'une manière durable. Par contre, la langue araméenne, en raison de sa simplicité et de sa clarté, réussit, dans la suite des siècles, à refouler peu à peu les autres langues sémitiques, jusqu'au jour où elle-même, elle dut céder la place à l'arabe.

De tout temps on a dû confondre, comme ne le font que trop souvent les inscriptions assyriennes, les habitants de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Palestine. Dans les inscriptions assyriennes le nom d'Aram est rendu par les formes Aramu, Arumu, Arimi. Tantôt, dans les inscriptions, ce nom sert à désigner le même peuple ou le même pays que celui des Khatti, tantôt les inscriptions distinguent entre Khatti et Arimi. Il semble pourtant que le terme de mat Khatti avait un sens plus large que celui de mat Aramu, car les rois de Khatti portent le titre de Sar, comme les rois d'Assyrie (sar mat Khatti) tandis que les rois des Arimi devaient se contenter souvent du titre inférieur de malki. Je ne dois pourtant pas passer sous silence qu'il règne ici encore une grande confusion. Bien des savants orientalistes vont jusqu'à nier que les Khatti soient des Sémites et en font des Arméniens. Pour moi, ils n'ont pas pu me convaincre, et jusqu'à nouvel ordre, il me paraît résulter de l'ensemble des inscriptions qu'il faut voir dans le mat aramu, l'Aramée, dans un sens restreint, c'est-à-dire, la Mésopotamie, jusqu'à Hamath; dans le mat Khatti, l'ancien royaume Syrien ou de Damas, c'est-à-dire, depuis Hamath jusqu'aux limites de Kanaan[2], et dans le mat akharri ou pays de l'Occident, la Palestine avec la Phénicie et le pays des Philistins.

[1] Ainsi le royaume de Hamath, dont plusieurs rois, portant tous des noms sémitiques, nous sont connus.

[2] Bien souvent cependant les Khatti ont étendu leurs limites soit vers le nord, soit vers l'est. Car nous voyons le royaume de Karkemich, au nord d'Hamath, et

Amos IX, 7, semble faire partir les Araméens du Nord, en les faisant émigrer des rives du Kour, qui coule au Nord de la Mésopotamie, en Arménie. Ce passage a été souvent de l'eau sur le moulin de ceux qui, à tout prix, veulent faire venir les Sémites du Nord, et non pas, comme c'est le cas, du Sud.

Mais pour comprendre Amos IX, 7 (הֲלוֹא כִבְנֵי כֻשִׁיִּים אַתֶּם לִי בְּנֵי יִשְׂרָאֵל נְאֻם־יְהוָה הֲלוֹא אֶת־יִשְׂרָאֵל הֶעֱלִיתִי מֵאֶרֶץ מִצְרַיִם וּפְלִשְׁתִּיִּים מִכַּפְתּוֹר וַאֲרָם מִקִּיר ;) il faut absolument le comparer à Amos I, 5. De cette comparaison il résulte qu'il s'agit d'une prophétie. Aram sera exilé en Arménie, mais de là Jehova, quand il le voudra, pourra le faire remonter, comme jadis il a fait monter les Israélites de l'Egypte. Nous ne voulons pas examiner ici si cette menace est une prophétie ante ou post eventum ; toutefois, il nous paraît probable que la menace s'est réalisée et qu'il y a eu, en effet, une émigration d'Araméens vers le Nord, comme le semble indiquer le nom d'un des fils d'Aram, מַשׁ, rappelant les monts Masius, qui séparent la Mésopotamie de l'Arménie.

La ressemblance des noms fait confondre bien souvent aussi Araméens et Arméniens, sans parler du fait que quantité de mots araméens ont de bonne heure pénétré dans l'arménien.

Un autre des fils d'Aram, גֶּתֶר, nous fait assister à une immigration d'Araméens dans l'Arabie Pétrée. La masse araméenne toutefois s'est établie en Syrie, comme עוּץ (la vallée de Damas), et חוּל (la plaine qui s'étend au pied de l'Anti-Liban).

Mais où ne trouvons-nous pas des Araméens? Sur toute l'étendue du monde sémitique, comme en Asie-Mineure, comme en Egypte, nous trouvons leurs traces et aucune autre des langues sémitiques n'a donné naissance à autant de dialectes que l'Araméen.

Le cinquième et dernier fils de Sem est ARPAKSHAD, dont sont descendus les Hébreux par עֵבֶר et les Arabes

celui de Bit Adini (בֵּית עֵדֶן 2 Rois XIX, 12) comptés dans le mat Khatti. Oui, même dans une inscription de Salmanassar II, le mat Khatti semble s'étendre de la chaîne du Liban à celle de l'Amanos.

par יָקְטָן. Faut-il, avec Bochart et avec les savants modernes qui l'ont suivi, identifier Arpakshad avec l'Ἀρραπαχίτις que Ptolémée place au Nord de l'Assyrie (le Kourdistan actuel) et faire venir de là Hébreux et Arabes ? Je ne le crois pas ; je ne vois aucun rapport entre Arpakshad et Arrapakhitis et s'il nous faut absolument une étymologie pour le nom de ce dernier fils de Sem, rien ne s'oppose à adopter celle de Josèphe : ארף, borne, limite, territoire et כשׂד, la Kaldée ; le territoire ou le pays des Kasdes, des Kaldéens. C'est là, en effet, en Kaldée, que nous devons chercher le lieu d'origine et le point de départ des peuples sémitiques. C'est de la Kaldée et non pas de l'Arménie que sont parties les dernières émigrations sémitiques. La généalogie d'Arpakshad (Gen. X, 24) nous fait, selon une ingénieuse hypothèse de Renan, assister en quelque sorte aux divers moments de ces émigrations. Le fils d'Arpakshad est שֶׁלַח, qui engendra עֵבֶר qui, à son tour, engendra פֶּלֶג.

Shélakh, c'est le moment où les Sémites commencent leurs émigrations et quittent la Kaldée ; *'Eber*, nous retrace leur passage de l'Euphrate ; *Pèleg*, leur dispersion en Syrie et en Arabie. Une autre généalogie (Gen. XXII, 22) appuye notre opinion, en rattachant תֶּרַח, dont est issu Abraham, à la Kaldée, car elle fait descendre de נָחוֹר, frère d'Abraham, non seulement les Araméens, mais aussi כשׂד, c'est-à-dire leurs concitoyens demeurés en Kaldée.

Nous affirmons donc, malgré toutes les opinions contraires à la nôtre, que les Kasdes ou Kaldéens ne sont pas des Ariens, des Indo-Européens, mais des Sémites.

De prime abord, le monde sémitique se partage en deux grands groupes : le groupe arabe-éthiopien et le groupe assyrien-araméen-kananéen. Chacun de ces deux groupes est nettement caractérisé. Ils se sont donc séparés de bonne heure du tronc commun.

S'il y a eu depuis la plus haute antiquité, depuis l'invasion de Kedor-Laomer jusqu'aux temps plus récents, des rapports fréquents entre les peuples de la Babylonie, de l'Aramée et du

littoral méditerranéen, l'histoire paraît ignorer complètement des rapports entre ces mêmes peuples et ceux de l'autre groupe, les Sémites du Sud et de la presqu'île arabique.

Cependant les langues des deux groupes proviennent évidemment de la même souche. Dans les unes comme dans les autres, nous rencontrons les mêmes racines et les mêmes procédés grammaticaux. Mais, en même temps, nous assistons dans les deux groupes à un développement de la langue différent.

Nous trouvons de même de grandes différences au point de vue religieux. Les Panthéons ne sont pas les mêmes. Ce sont de tout autres divinités que nous trouvons chez les Arabes et chez les Assyriens-Araméens-Kananéens; il en est de même des mythologies et des cosmogonies. Le récit du déluge, par exemple, qui se retrouve chez tous les peuples du groupe nord est inconnu chez ceux du groupe sud. Nous le répétons, les deux groupes ont dû se séparer de bonne heure, mais d'où sont-ils partis [1] ?

Tournons-nous d'abord vers les Sémites du nord; quel fut leur point de départ? D'aucuns nomment l'Arménie. Pourquoi? Parce que, dit-on, la tradition nous apprend qu'Abraham est un Kaldéen, vu qu'il est parti de Our-Kasdim et que les Kasdim ou les Kaldéens sont des Ariens. Non, disons-nous, s'il est vrai qu'Abraham est un Kaldéen, parti d'Our-Kasdim, il n'est pas vrai que les Kaldéens sont des Ariens; ce sont des Sémites.

Mais pour quelle raison a-t-on voulu faire des Kaldéens des Ariens et les chercher en Arménie? Ces raisons sont nombreuses, sans être bien fortes; c'est d'abord l'identification arbitraire d'Arpakshad avec l'Arrapakhitis de Ptolémée, c'est-à-dire avec la région qui sépare l'Arménie de la Haute-Mésopotamie. C'est ensuite la tradition qui place le Paradis vers les

[1] Dans ce qui va suivre, nous avons eu la joie de nous rencontrer presque partout avec les idées de M. E. Schrader dans son intéressant article, *Die Abstammung der Chaldäer und die Ursitze der Semiten*. Zeitschrift der D. M. Ges. Band XXVII, p. 397 et suivantes.

sources du Tigre et de l'Euphrate[1]. C'est encore la tradition qui fait arrêter l'arche de Noé sur le mont Ararat, et selon laquelle le mont Ararat doit signifier l'Arménie. En un mot, les Kaldéens sont des Ariens, parce que chez plusieurs savants s'était ancrée l'idée qu'il devait en être ainsi et qu'ils ne voulaient pas en démordre. Sans cela, Renan aurait-il pu écrire cette phrase aussi inexplicable que contradictoire : Depuis les temps historiques, l'Arménie me paraît comme une terre arienne, bien qu'elle ait dû être le séjour primitif des Sémites[2]. Non, l'Arménie a toujours été une terre arienne, par sa langue, par ses mœurs et par sa religion. Ce n'est pas de là que les Sémites sont partis.

Mais d'où est-elle venue cette idée préconçue et cette tradition qui cherche les Kaldéens en Arménie? Xénophon[3] connaît des Kaldéens habitant l'Arménie et les met en rapport avec les Kardoukes ou les Kourdes. Ces Kaldéens ne sont pas des Sémites ; ni l'arménien, ni le kourde ne sont des langues sémitiques, cela est certain. De plus, les mœurs de ces Kaldéens de l'Arménie sont entièrement différentes de celles que nous avons coutume de trouver chez les Sémites. Et jamais personne n'aurait eu la pensée de faire un rapprochement entre ces Kaldéens-là et ceux de la Babylonie, s'ils n'avaient pas porté le même nom. Avouons que cela ne suffit pas pour les identifier. Nous avons vu (Gen. X, 13) un Loud, descendant de Kham, et (Gen. X, 22) un Loud, descendant de Sem, et nous n'avons pas été tentés un seul instant d'y voir le même peuple. Il y a plus. Ces Kaldéens-Arméniens n'entrent dans l'histoire que très tard. Xénophon est le premier qui nous en parle. Les inscriptions assyriennes qui nous font connaître tant de peuplades arméniennes les ignorent. Les Assyriens ne connaissaient donc pas de Kaldéens en Arménie, soit parce

[1] Qu'il me soit permis de redresser en passant une petite erreur de Segond qui traduit le passage (Gen. II, 14) חִדֶּקֶל הוּא הַהֹלֵךְ קִדְמַת אַשּׁוּר par « le Tigre qui coule *à l'Orient* de l'Assyrie, » ce qui est bien vague et, au surplus, inexact. Il faut traduire ces mots par « le Tigre qui coule *devant* Asour, » l'ancienne capitale de l'empire assyrien, située sur le Tigre.

[2] *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 52.

[3] Anabase IV, 3, 4; VII, 8. Cyropédie III, 1, 34.

qu'à cette époque il n'y en avait pas, soit parce qu'ils portaient un autre nom et c'est, en effet, ce que nous apprend Strabon[1] : οἱ δὲ νῦν χαλδαῖοι χάλυβες τὸ παλαιὸν ὠνομάθοντο.

Mais si nous nous refusons à chercher l'origine des Kaldéens en Arménie, où devons-nous la chercher? Demandons-le aux Kaldéens eux-mêmes. Les inscriptions cunéiformes nous apprennent que vers l'an 900, dans tous les cas, mais évidemment déjà bien auparavant, les Kaldi ou Kaldéens étaient établis en Babylonie et avaient même donné leur nom au pays. Ainsi la grande inscription de Khorsabad termine une longue énumération de villes babyloniennes et assyriennes par ces mots « Siharti mat Kaldi : totalité du pays des Kaldi. » Comme la même inscription nous apprend que le pays des Kaldi s'étendait jusqu'au golfe Persique, nous pouvons en conclure qu'il se confondait avec l'empire babylonien, dans sa plus grande extension. Les habitants de ce pays, nous en sommes absolument certains aujourd'hui, parlaient une langue sémitique ; de plus ils y étaient établis depuis fort longtemps, car nous avons des inscriptions remontant à 2000, à 3000 ans avant notre ère et qui sont écrites dans la même langue que celle des Sanhérib et des Asarhaddon.

Nous trouvons ainsi, depuis l'antiquité la plus reculée, en Babylonie, des peuples parlant sémite, car le babylonien-assyrien est une langue aussi sémitique que l'hébreu ou l'arabe.

Mais si les Kaldéens sont un si vieux peuple, comment s'expliquer ce passage d'Esaïe (XXIII, 13)? הֵן אֶרֶץ כַּשְׂדִּים זֶה הָעָם לֹא הָיָה אַשּׁוּר יְסָדָהּ לְצִיִּים הֵקִימוּ בַחוּנָיו עוֹרְרוּ אַרְמְנוֹתֶיהָ שָׂמָהּ לְמַפֵּלָה׃, que Segond traduit : « Vois les Chaldéens, qui n'étaient pas un peuple, ces habitants du désert pour qui l'Assyrie a fondé un pays ; ils élèvent des tours, ils renversent les palais de Tyr, il les mettent en ruines. »

Avouons que pour une traduction libre, c'est une traduction par trop libre et, de plus, elle est fausse.

Comment Esaïe aurait-il pu dire que les habitants de mat

[1] XII, 549.

Kaldi (אֶרֶץ כַּשְׂדִּים) n'étaient pas un peuple avant que l'Assyrie l'eût fondé, quand Jérémie (V, 15) dit des Kaldéens : « C'est une nation très ancienne גּוֹי מֵעוֹלָם, une nation de tout temps ? » Aussi Ewald déjà, suivi par presque tous les commentateurs, par Schrader, par Delitzsch et bien d'autres, suppose dans le passage d'Esaïe une erreur de copiste et propose au lieu de כשדים, de lire כנעניים. Avec l'écriture dont les Hébreux se servaient du temps d'Esaïe et dont nous avons un beau spécimen dans l'inscription de Siloë, une pareille erreur s'explique très facilement. En lisant ainsi כנעניים à la place de כשדים, nous obtenons une traduction claire et n'avons pas besoin d'introduire Tyr dans un passage où il n'y en a pas trace : « Voici le pays des Cananéens. Ce peuple est devenu comme un rien [1] ; l'Assyrie l'a destiné aux habitants du désert : ils ont dressé leurs tours, détruit les palais du pays et en ont fait un tas de ruines. »

Nous pouvons donc affirmer, avec la plus entière certitude, que depuis la plus haute antiquité les Kaldéens, parlant une langue sémitique, étaient établis en Babylonie. D'autres peuples, parlant des langues non sémitiques et auxquels les Kaldéens auraient emprunté l'écriture cunéiforme, s'y étaient-ils simultanément fixés ? C'est possible et c'est cette difficulté de se comprendre, cette confusion d'idiomes qui, par un jeu de mots, a pu donner lieu à la légende de la tour de Babel que la Genèse place, en effet, dans la plaine babylonienne. Babel, בָּבֶל, écrit phonétiquement dans les inscriptions, ba-bi-lu, nous est expliqué par « le sanctuaire de El » ou Il, le vieux dieu sémitique par excellence.

Ce nom de Babel ne se rapporte qu'à la ville de Babylone et non, du moins dans les temps anciens, au pays qui s'appelait שִׁנְעָר. C'est ainsi que dans les inscriptions de Tell Amarna, le roi de la Babylonie est intitulé « Sar Shanhar. » Le mot שִׁנְעָר ne veut pas dire le pays des deux fleuves, comme s'il y avait שְׁנֵי נָהָר, mais le pays des deux villes שנ ער, c'est-à-dire Sumer et Accad. Ainsi on lit dans une

[1] לא a souvent force substantive.

des plus anciennes inscriptions : « Il et Bel me soumirent les habitants de Sumer et Accad. » Il faut donc traduire, Gen. XI, 2 : וַיִּמְצְאוּ בִקְעָה בְּאֶרֶץ שִׁנְעָר וַיֵּשְׁבוּ שָׁם ; « Ils trouvèrent une grande plaine dans le pays des deux villes (la Babylonie) et ils s'établirent là. »

Quelle était la population aborigène de ce pays, si tant est que des populations antérieures aux Sémites y aient été établies ? Etaient-ce des Ariens ? ou bien des Touraniens ? Il ne m'est pas possible de toucher en passant à cette question brûlante.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte avec évidence que les Kaldéens, ou les habitants du mat Kaldi, étaient des Sémites et parlaient une langue sémitique. C'est du milieu d'eux et spécialement de la ville d'Our qu'a émigré Abraham, comme nous l'enseigne la Genèse en nous apprenant qu'Abraham était parti d'Our-Kasdim. Kasdim et Kaldim est le même mot, suivant une permutation de *s* et *l*, fréquente en assyrien.

La ville d'Our (Ou-rou-ou, dans les inscriptions) pendant un certain temps capitale d'un empire du même nom, dont nous connaissons les noms de plusieurs rois, se trouvait située dans la Babylonie méridionale sur la rive droite de l'Euphrate. On en a retrouvé les ruines sur l'emplacement du village actuel de Moughayr.

C'est donc dans la Babylonie méridionale que nous cherchons le séjour primitif des Sémites, disons, pour le moment, des Sémites du groupe assyrien-araméen-kananéen, dont les membres présentent entre eux un caractère indiscutable de parenté. C'est de la Kaldée, du pays de שִׁנְעָר, que partit Nemrod pour coloniser l'Assyrie et y fonder un empire, car c'est ainsi qu'il faut entendre Gen. X, 11 : מִן־הָאָרֶץ הַהִוא יָצָא אַשּׁוּר « De ce pays, c'est-à-dire du pays de Shinear, sortit Nimrod pour se rendre en Assyrie, » et non pas avec Segond, « de ce pays sortit Assour ; » vu qu'il n'y a jamais eu d'homme appelé Assour [1].

[1] Nimrod, le héros chasseur, est certainement identique au mystérieux per-

Comme nous venons de le dire, les Sémites du groupe nord et nord-est forment un tout très homogène. Ils ont les mêmes traditions et les mêmes divinités. Chez tous, on est certain de rencontrer Baal-Molok-Kamosh et Baalat-Astarté. Chez tous, également, le culte est le même : l'adoration du ciel étoilé, ou plus particulièrement du soleil Baal-Kamosh, qui fait mourir et qui fait revivre, et des planètes, comme Istar-Astarté, la planète Vénus ; Kiwan, la planète Saturne, etc. Ces êtres célestes étaient représentés sur la terre, chacun par son image, צלם,[1] et ce culte que l'on retrouve dans toute cette partie du monde sémitique, semble avoir été pratiqué, pendant un certain temps, même par les Hébreux. Le prophète Amos, tonnant contre ses concitoyens leur adresse ce reproche : (V, 26) ונשאתם את סכות מלככם ואת כיון צלמיכם כוכב אלהיכם אשר עשיתם לכם (« Dans le désert vous portiez la tente de votre Molok et de Kéwân, vos images, les étoiles dont vous vous êtes fait vos dieux[2]. »

Le récit du déluge qui se retrouve chez tous les Sémites de ce groupe nous ramène également vers la Babylonie. En voici, entre autres, une petite preuve bien insignifiante, bien indirecte, mais qui, précisément à cause de cela, me paraît avoir de la valeur. L'arche de Noé est appelée תֵּבָה, mot qui se retrouve dans toutes les langues sémitiques, mais sans vouloir se rattacher à aucune racine sémitique. Aussi, en désespoir de cause, le mettait-on en rapport avec le Kopte θιβι, caisse, boîte ; mais dans ce cas nous devrions avoir en hébreu טֵבָה. Or, voici M. Halévy qui fait observer qu'en babylonien existe le mot *tubat*, dans la signification de coffret. Ce mot *tubat* par la

sonnage qui joue un si grand rôle dans les légendes babyloniennes et notamment dans le récit du déluge, et qui, lui aussi, fut un fameux chasseur. Nous le voyons tantôt porter des lions dans ses bras, tantôt se livrer à des combats acharnés contre toutes sortes de bêtes.

[1] L'inscription araméenne de Taima est très suggestive sous ce rapport.

[2] Ce passage qui doit être fort altéré, à en juger d'après les Septante et la citation qui en a été faite d'après cette traduction, par saint Etienne (Act. VII, 43) n'a pas cessé d'être une crux interpretum.

préfixation d'une ת, dérive de *abu*, en hébreu אֵבֶה, roseau, jonc, matière dont on se servait pour la fabrication de navires[1].

Revenons-en au déluge. Le rapport entre les récits babylonien et hébreu est frappant. C'est la même légende, modifiée par les Hébreux sous l'influence de la religion révélée. De la version babylonienne nous avions le récit de Bérose, contemporain de Seleucus Nicator, récit qui nous a été transmis par Eusèbe de Césarée en deux recensions, l'une plus développée provenant d'Alexandre Polyhistor, l'autre plus abrégée et provenant d'Abydène. Mais, grâce au déchiffrement des inscriptions cunéiformes, nous en possédons actuellement l'original, malheureusement dans un état quelque peu fragmentaire comme tout ce qui nous est parvenu de la bibliothèque du roi Asourbanipal.

Je ne veux vous en lire que quelques lignes, d'après la traduction de François Lenormant:

« Samas fit une inondation et il parla dans la nuit: je ferai pleuvoir du ciel abondamment, entre dans le vaisseau et ferme la porte. » Vient ensuite le récit très développé du déluge, allant toujours en augmentant et finissant par couvrir la terre entière; puis « Istar prononça un discours, la grande déesse prononça un discours: le monde a tourné au péché et alors, en présence des dieux, j'ai prophétisé le mal. Les dieux pleuraient avec elle, les dieux sur leurs sièges étaient assis dans la lamentation, leurs lèvres étaient closes à cause du mal qui allait venir[2]. Six jours et six nuits se passèrent; le vent, la tempête et l'orage surmontèrent tout. Le septième jour, l'orage se calma et la tempête qui avait tout démonté, comme un tremblement de terre, s'apaisa, Samas fit dessécher la terre; le vent et la tempête finirent. Je fus, — c'est Sisuthrus qui

[1] Comparez Job IX, 26, אֳנִיּוֹת אֵבֶה, navires de roseau.

[2] Je me permets de rendre attentif au côté moral du récit. C'est le péché de l'humanité que les dieux punissent par le déluge; mais s'ils sont justes, ils sont aussi miséricordieux et déplorent le mal que leur justice doit infliger au genre humain.

raconte, — je fus porté à travers la mer; tout le genre humain qui avait tourné au péché, leurs corps flottaient. » A la fin, le vaisseau s'arrête. Sisuthrus envoya dehors une colombe qui, ne trouvant pas d'endroit pour se reposer, revint. Il envoya une hirondelle, qui revint de même et enfin un corbeau qui ne revint pas. Après cela Sisuthrus sort de l'arche et fait un sacrifice.

Si la religion et la tradition de ces Sémites présentent un caractère de remarquable unité, il en est de même de leurs langues. Nous ne pouvons pas, dans ce moment, entrer dans des détails à ce sujet; qu'il nous suffise de dire que les rapports entre l'assyrien, l'araméen et le kananéen sautent aux yeux. Chacune de ces langues cependant a un caractère qui lui est propre et il est impossible d'attribuer la priorité à l'une plutôt qu'à l'autre. Renan dit avec raison[1]: « Toute la famille sémitique ressemble à un tableau mouvant où les masses de couleurs, se fondant l'une dans l'autre, se nuanceraient, s'absorberaient, s'étendraient, se limiteraient par un jeu continu. C'est une action et une réaction réciproques, un échange de parties communes, une végétation sur un tronc commun, où chacun des rameaux isolés s'assimile tour à tour les parties qui ont servi à la vie de l'ensemble, s'accroît, fleurit, se dessèche, meurt selon que des causes extérieures favorisent ou arrêtent son développement. »

Jetons encore un rapide regard sur le groupe sémitique du sud, qui de bonne heure a dû se séparer du tronc commun, pour suivre dès lors son propre chemin. En vain cherchons-nous chez les anciens Arabes du Hedjâz et du Nedjd des divinités analogues à celles des Assyriens-Kananéens : Istar-Astarté, Baal-Molok y sont inconnus. Les conceptions religieuses et le culte sont de même différents[2]. Mais cela nous paraissait ainsi parce que le lien entre les deux groupes nous échappait et que nous étions obligés de prendre comme terme de comparaison le panthéon des Arabes du nord et

[1] *L. c.* page 409.

[2] Voir Krehl, *Die Relig. der vorisl. Araber*. Leipzig, 1863.

du centre de la presqu'île. Tout change en prenant comme point de comparaison le panthéon sabéen ou himyarite, c'est-à-dire celui des Arabes du Yémen. Depuis la découverte et le déchiffrement des innombrables inscriptions sabéennes, les points de contact entre les deux groupes abondent tant au point de vue de la religion qu'à celui de la langue. En le comparant avec l'Assyrien, nous nous rendons compte de tout ce que l'Arabe a conservé de l'ancien fond sémitique.

En résumé nous nous expliquons ainsi l'état des choses: de la patrie primitive, la Babylonie méridionale, au confluent des deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, diverses émigrations ont eu lieu dans la suite des siècles. D'abord se sont mises en route les tribus qui plus tard ont formé les Arabes. Longeant la rive occidentale du golfe Persique, elles ont suivi leur chemin pour s'arrêter dans le Hadramaout et le Yemen. De là une partie a remonté vers le nord et a peuplé le Nedjd et le Hedjâz. Aussi pour les autres Sémites, pour ceux qui étaient restés dans le pays d'origine, ces anciens concitoyens sont demeurés les Occidentaux, car le mot *arabe*, ערב, signifie évidemment le couchant ou l'occident.

Après cette première émigration, les peuples qui, dans la suite, ont formé les Araméens, les Hébreux, les Phéniciens, les Assyriens, sont restés encore longtemps ensemble, ce qui explique les rapports frappants entre leurs langues, leurs traditions et leurs religions. Puis les émigrations ont repris. D'abord celle des Araméens, la tribu la plus remuante et la plus aventureuse, ne s'est laissée arrêter que par les monts de l'Arménie, ensuite celle des Assyriens qui suivant le long du Tigre, se sont dirigés vers le nord-est, et enfin celle des Kananéens-Hébreux qui ont été poussés vers le littoral méditerranéen. Une fois séparé, chacun de ces peuples sémitiques a développé sa langue d'une manière individuelle.

L'hébreu n'est donc pas issu de l'araméen (Renan) ni l'araméen de l'hébreu (Fürst). Si l'arabe ne nous est guère connu avant la prédication de l'islam, c'est quand même, comme nous le démontrent les inscriptions sabéennes, une bien vieille

langue; il en est de même de l'éthiopien, bien que sa littérature à nous connue, ne remonte pas au delà de notre ère. L'assyrien n'est pas la langue primordiale, car d'autres langues sémitiques possèdent en germe des procédés que l'assyrien a développés. Mais, ce qui est incontestable, c'est que les diverses langues sémitiques n'ont jamais cessé dans le cours de l'histoire d'influer les unes sur les autres et que, comme dans toute lutte pour l'existence, les unes, favorisées par certaines circonstances, ont réussi a en refouler d'autres moins favorisées. De nos jours la seule langue sémitique vraiment vivante est l'arabe, dont le domaine est immense. Il s'est conservé aussi des dialectes de l'éthiopien en Abyssinie et de l'Araméen dans quelques contrées du Liban.

Chacune des langues sémitiques, disais-je, a suivi son propre chemin. Pour exprimer par une légère modification de la racine les relations des idées, l'araméen possède trois formes: Peal, Paël, Aphel, chacune accompagnée d'une forme réflexive. L'hébreu, qui possède ces mêmes formes (Kal, Piël, Hiphil) avec une seule forme réflexive, est doué en plus de deux formes passives internes (Pual, Hophal) et d'une forme moyenne (Niphal), tandis que l'arabe a développé au moins onze formes du verbe. De presque toutes ces formes l'arabe, par une simple modification des voyelles, peut faire un passif, l'hébreu ne le peut que des deux formes Piël et Hiphil et l'araméen ignore complètement ce procédé; il en est de même de l'éthiopien. L'assyrien occupe ici une position intermédiaire entre l'hébreu et l'araméen: s'il ne connait pas le procédé du passif interne, il possède le Niphal.

L'article, prédominant en hébreu, phénicien et arabe, manque en éthiopien et en assyrien et est remplacé en araméen par la suffixation d'un *a* et en sabéen d'un *n*.

Le duel est inconnu en araméen, existe en germe en hébreu et a reçu son plein développement en arabe et en assyrien.

Le pluriel se forme en hébreu par *im*, en araméen et en arabe par *in*. Les pluriels brisés, c'est-à-dire la formation du pluriel par une modification interne du mot, si fréquents en

arabe et en sabéen, existent à un moindre degré en éthiopien et, en germe, en hébreu.

Mais nous allons dépasser les limites de cette leçon d'introduction. Dans la suite de notre cours, nous étudierons chacune des langues sémitiques, d'une part pour constater en quoi elle ressemble à ses sœurs et en quoi elle en diffère, et d'autre part pour examiner ce que chacune d'elles a produit en œuvres littéraires.